

4569

LOUIS SÉCHAN
Professeur à l'Université de Montpellier

LE ROMAN

DE

THÉTIS ET PÉLÉE

Extrait de la *Revue des Cours et Conférences*

(30 mars et 30 mai 1931)



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE (VI^e)

1931

Bibliothèque Maison de l'Orient



129205

*à Monsieur Edmond Pottier,
respectueux hommage*

LOUIS SÉCHAN
Professeur à l'Université de Montpellier

Louis Séchan.

LE ROMAN

DE

THÉTIS ET PÉLÉE

Extrait de la *Revue des Cours et Conférences*

(30 mars et 30 mai 1931)



PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE
BOIVIN & C^{ie}, ÉDITEURS
3 ET 5, RUE PALATINE (VI^e)

—
1931

PREMIÈRE PARTIE

Les Noces de Thétis et de Pélée ⁽¹⁾

A la fin de l'*Andromaque* d'Euripide, tragédie qui, malgré la communauté de titre, est profondément différente de l'*Andromaque* de Racine, Pélée, le vieux roi de Phthie, l'ancien époux de la déesse marine Thétis, se trouve plongé dans la plus affreuse douleur. Lui qui a tant souffert, autrefois, de l'abandon de la Néréide, puis de la mort prématurée de son glorieux fils, Achille, il assiste maintenant au naufrage de ses dernières espérances : son petit-fils, Néoptolème, a été lâchement assassiné à Delphes et on lui rapporte le pauvre corps ensanglanté. « C'en est fait de moi, gémit-il... O destin, au terme suprême de la vieillesse, de quelle infortune m'as-tu enveloppé ! Comment est-il parti l'unique enfant de mon fils unique ?... Las sur moi !... Ma race n'est plus, il ne me reste plus d'enfants au foyer... O bouche, joues, mains chéries ! Que n'as-tu, sous Ilion, succombé sur les bords du Simoïs !... Ami, tu as laissé la maison solitaire, tu as abandonné sans enfant le vieil homme... Tout s'est envolé, évanoui ... » (2). C'est alors que, dans une de ces interventions merveilleuses si chères à Euripide, on voit apparaître soudain

(1) Extrait d'un cours public sur les *Légendes poétiques de la Grèce* professé à la Faculté des Lettres de Montpellier.

(2) *Andromaque*, 1077 sq. (Trad. Méridier, *Collect. des Universités de France*, Euripide, II).

la déesse Thétis. Emue d'un tel désespoir, elle revient pour consoler son époux de jadis, et elle ménage ainsi au drame où s'accumulaient tant de souffrance et d'ombre, une lumineuse perspective d'allègement et de paix : « Sache, dit-elle, la faveur que te vaudra ma couche : je te délivrerai des misères humaines ; soustrait à la mort et à la corruption, je ferai de toi un dieu. Et alors, habitant avec moi la demeure de Nérée, tu seras désormais, dieu toi-même, le compagnon d'une déesse. Tu en sortiras sans mouiller ton pied dans les flots, et notre fils bien-aimé, Achille, tu le verras dans l'île où il a sa demeure, sur la Côte Blanche, à l'intérieur du Pont-Euxin. Va donc à Delphes, la cité divine, et portes-y ce cadavre pour l'ensevelir en terre. Puis, dans les creuses profondeurs de l'antique récif de Sépias, va t'asseoir en attendant que, du sein de l'onde, je vienne avec le chœur des cinquante Néréides qui sera ton escorte. Car tu dois accomplir ton destin... » (1). A ce retour inespéré, à cette voix qui lui rappelle ses amours anciennes, le vieux roi, malgré tout, tressaille d'allégresse : « O vénérable, s'écrie-t-il, ô noble compagne de ma couche, fille de Nérée, salut !... Je mets fin à mon deuil, sur ton ordre, déesse ; et après avoir enseveli ce mort, j'irai aux replis du Pélion, là-même où j'ai saisi dans mes bras ton corps magnifique, οὔπερ σὸν εἶλον χερσὶ κάλλιστον δέμας... » (2).

Déjà, Pindare, dans sa II^e Olympique, avait mentionné Pélée comme type de ces héros qui, ayant gardé « leur âme absolument pure de mal » jouissent, après leur mort, d'une existence meilleure dans « l'île des Bienheureux » qui « est rafraîchie par les brises océanes » et où « resplendissent des fleurs d'or, les unes sur la terre, aux rameaux d'arbres magnifiques, d'autres, nourries par les eaux » (3). Mais cette annonciation qui clôt la tragédie d'*Andromaque*, cette promesse de réunion avec Thétis dans une véritable apothéose semble bien être une invention toute personnelle d'Euripide (4) soucieux, dirait-on, de parachever, à la faveur de ce nouvel épisode, la noble et romanesque figure de Pélée, du héros qu'on a pu qualifier, non sans raison, de Tristan ou de Siegfried de l'Hellade. C'était, dès longtemps, comme sa partenaire Thétis, une image familière à l'art et à la littérature de la Grèce, et l'histoire de cette union étrange et, d'ailleurs, orageuse, d'un mortel et d'une déesse, est, à coup sûr, une des fantaisies les plus

(1) *Andr.*, v. 1253 sq.

(2) *Id.*, v. 1273 sq.

(3) *Ol.*, II 77 sq. (Trad. Puech, *Collect. des Universités de France*, Pindare I).

(4) C. Robert, *D. Griech. Heldensage*, p. 68, n. 1.

ravissantes de la pensée hellénique. Un grand nombre de poètes et d'artistes avaient traité les divers motifs de la légende, et si nous ne connaissons plus qu'indirectement tels monuments célèbres qui les mettaient en œuvre, comme le coffret de Cypsélos (1) et le Trône d'Amyclées (2), de nombreuses peintures de vase attestent encore la popularité dont ils jouissaient dans la tradition plastique des Grecs. D'autre part, en ce qui touche la littérature, l'*Iliade*, déjà, attribue une assez large place à Thétis, à sa sollicitude maternelle, et d'autres épopées, les *Chants Cypriens*, l'*Aigimios*, les *Catalogues*, développaient, nous le verrons, plusieurs traits du mythe auquel Pindare fait, de son côté, de fréquentes allusions. Eschyle se souvenait de certaines de ses données dans le *Prométhée* (3) ; il introduisait Thétis dans son Iliade tragique (4), et Euripide avait spécialement consacré à Pélée un drame qui est malheureusement perdu. Nous retrouvons le héros et quelques détails de son histoire dans les *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, et d'autres œuvres de l'époque hellénistique avaient certainement utilisé ces mêmes thèmes qui repaissent dans le *Poème LXIV* de Catulle et le XI^e livre des *Métamorphoses* d'Ovide, deux poètes qui se sont grandement inspirés, comme on sait, des modèles offerts par les Grecs.

Je n'ai pas l'intention de me livrer ici à une étude détaillée du développement de la légende à travers ces diverses œuvres littéraires auxquelles nous pourrions joindre, encore, le récit rapide mais très complet qu'on trouve au III^e livre de la précieuse *Bibliothèque* d'Apollodore d'Athènes (5), mythographe et grammairien qui florissait vers 150 avant notre ère. Je ne veux pas non plus esquisser un tableau qui nous entraînerait trop loin de toutes les aventures de Pélée, et nous laisserons de côté sa participation à des entreprises pourtant célèbres, telles que la chasse du terrible sanglier de Calydon et la conquête de la Toison d'Or. Ce que je me propose aujourd'hui, c'est uniquement d'emprunter aux auteurs cités plus haut ce qui est relatif à l'union de Thétis et de Pélée (6), et de grouper aussi logiquement que possible ces curieuses données légendaires, tout en les interprétant à la lumière des recherches modernes.

(1) Lutte de Thétis et de Pélée (Paus., V, 18,5).

(2) Achille confié à Chirôn (Paus., III, 18,12).

(3) V. 764 sq., 922 sq.

(4) Dans le drame de cette trilogie intitulé *les Néréides* ; v. M. Croiset, *Rev. Et. grecques*, VII 1894, p. 151 sq., Thétis apparaissait également dans la *Psychostasie* (v. L. Séchan, *Etudes sur la Tragédie grecque*, p. 15).

(5) *Bibl.*, III, XIII 1-8.

(6) V., notamment, J. Kaiser, *Peleus u. Thetis*, Diss. Munich, 1912.

Ami du Centaure Chirôn qui le protège et le conseille et qui se chargera, plus tard, de l'éducation de son fils, le héros thessalien Pélée était peut-être lui-même, à l'origine, une créature démonique des forêts et de la montagne, apparentée aux Centaures qui peuplaient les hauteurs du Pélion (1). Mais très vite, un élément non seulement humain, mais profondément noble et moral prédomine en lui, et je vous ai déjà signalé qu'on le considérait, au v^e siècle, comme un modèle de ces justes qui ont obtenu, en récompense de leur pureté de vie, de séjourner dans l'île des Bienheureux. Dès sa jeunesse, la vertu de Pélée s'était affirmée dans une aventure que je suis fondé à rappeler, puisqu'elle constitue, au moins chez Pindare, dans sa V^e *Néméenne* (2), le véritable prologue de son union avec Thétis. Cette histoire, qui remonte aux *Catalogues* hésiodiques (3), avait été reprise par Euripide dans sa tragédie de *Pélée*, et le logographe Phérécyde (4) l'avait aussi contée, un peu auparavant, avec des complications et des enjolivements que nous négligerons pour nous en tenir aux éléments constants et essentiels (5).

Pélée, tout jeune encore, ayant été involontairement cause de mort d'homme, s'était éloigné de la ville de Phthie pour se retirer, pendant un temps, chez son ami Acaste, le roi d'Iôlcos, qui se chargea de le purifier. La femme d'Acaste, la belle Hippolytè, s'éprit du charmant étranger et essaya de le séduire. Pélée, craignant d'offenser Zeus Hospitalier, résista à toutes ses avances, et Hippolytè, remplie de dépit et d'inquiétude, l'accusa auprès de son époux du crime qu'elle avait souhaité. Acastos, pour sa part, ne voulut point tuer un hôte à qui l'attachaient, en outre, les liens religieux de la purification. Mais comme ils allaient fréquemment à la chasse, sur le Pélion, un jour que son ami, fatigué par la course, s'était endormi sous un chêne, il l'abandonna dans la solitude, après avoir caché son coutelas, œuvre d'Héphaïstos, espérant qu'il deviendrait ainsi la proie des sauvages Centaures ou des grands fauves de la montagne. Peu s'en fallut que son espoir ne se réalisât, mais le brave Chirôn, intervenant à point nommé, lui rendit son arme, et Zeus, en récompense de sa vertu, lui promit comme épouse, dit Pindare, une déesse marine, l'une des Néréïdes à la quenouille d'or, χρυσά-

(1) C. Robert, *o. c.*, p. 66.

(2) Cf. peut-être, aussi, Euripide *Iph. Aulis*, v. 703. Pindare fait encore allusion à cette aventure *Ném.*, IV 57 sq.

(3) Fr. 79 (Rzach).

(4) Fr. 16-18.

(5) Cf. Apollodore. III XIII 3.

λακάτων τινά Νηρηίδων (1), Thétis, la fille de Nérée aux bras splendides, ἀγλαόκαρπον Νηρέος θύγατρα (2).

Ce motif de l'union, tiré de la bienveillance rémunératrice de Zeus, était, peut-être, d'invention relativement récente. Il est sûr, en tout cas, que des explications sensiblement différentes avaient été indiquées par d'anciens poètes. D'après l'auteur des *Chants Cypriens* (3) et d'après Hésiode (4), Zeus lui-même s'était épris de la blanche Thétis, mais celle-ci élevée, disait-on, par les soins de Héra, n'avait pas voulu offenser sa bienfaitrice et s'était refusée au maître souverain. Zeus, dans son ressentiment, vouait la Néréide qui avait dédaigné le premier des dieux, à une union avec un homme, et c'était Héra qui, par reconnaissance, lui trouvait alors en Pélée le meilleur des époux possible dans une condition mortelle.

Pindare, dans la *VIII^e Isthmique*, nous donne encore une version apparentée, dans son essence, à la précédente, mais de modalité différente. Ce n'est pas seulement Zeus, mais aussi Poseidon, que nous voyons transporté d'amour pour Thétis : « L'un et l'autre, dit-il, voulaient cette belle épouse... Mais, en leur prudence, les Immortels ne les laissèrent pas accomplir cette union quand ils eurent entendu les oracles que la bonne conseillère Thémis rendit au milieu d'eux ; elle leur prédit que, selon le Destin, la Déesse marine mettrait au monde un fils qui deviendrait un chef plus puissant que son père, et dont la main ferait voler un trait plus redoutable que la foudre ou le trident monstrueux, si elle s'unissait à Zeus ou à l'un des frères de Zeus. Ainsi donc, empêchez ce dessein ; qu'elle partage la couche d'un mortel... Si vous m'écoutez, vous octroierez à Pélée l'Éacide l'honneur de ce mariage qui l'alliera aux Dieux ; c'est, dit-on, le plus pieux des hommes que nourrisse la plaine d'Iôlcos... Au soir de la pleine lune, que, soumise à l'amour de ce héros, elle délie le frein charmant de sa virginité » (5). Tel est le récit de Pindare et je vous rappelle qu'une tradition analogue est impliquée dans le *Prométhée* d'Eschyle où Zeus apparaît menacé de déchéance, du fait de ses vues amoureuses sur la fille de Nérée (6).

(1) *Ném.*, V 36.

(2) *Id.*, III 56.

(3) V. Apollodore, III XIII 5 ; cf. Apollonios, *Argon.*, IV 790-98 et C. Robert, *Griech Heldens.*, p. 69, et n. 1.

(4) Peut-être dans l'*Aigimios* (cf. C. Robert, *o. c.*, p. 71, n. 2).

(5) *Isthm.*, VIII 28 sq. ; cf. Apollonios, *Argon.*, IV 800.

(6) *Prom.*, 764 sq., 922 sq. Cf. Mazon, Notice de *Prométhée*, *Collect. des Universités de France*, Eschyle I, p. 155.

Mais Thémis, chez Eschyle, n'a pas révélé publiquement le danger ; elle en a confié le secret à son fils Prométhée, et le Titan en révolte essaie d'en jouer pour faire fléchir la volonté de Zeus et l'amener, par la crainte, à le délivrer de son supplice.

On a jugé très probable que, dans un état primitif de la légende, l'union de Thétis avec Pélée ne présupposait aucune intervention des Dieux (1) ; mais cette intervention, une fois admise, nous est présentée sous les trois formes de caractère et d'âge différents que je viens de dire et qu'on peut résumer ainsi : d'un côté, récompense accordée par Zeus à Pélée ; d'un autre, punition infligée à Thétis par le même maître ; d'un autre, enfin, décision que prennent en commun les Olympiens, par une sorte de raison d'Etat, pour prémunir Zeus et eux-mêmes contre une révolution dynastique. C'est ainsi que, par besoin de logique même au cœur de la fantaisie, on a cherché à expliquer de diverses manières ce qu'il pouvait y avoir d'imprévu dans cette union de la déesse marine avec un simple mortel, union qui, soit dit en passant, était beaucoup moins surprenante à l'origine, si Pélée, avant de devenir un des héros de la Thessalie, était lui aussi, comme nous l'avons supposé, une espèce de déité, un démon de la Nature vivant, à la façon des Centaures, dans les antres boisés du Pélion. Il convient d'observer toutefois que, dans toutes les versions que nous possédons du mythe, Thétis elle-même semble fort émue de l'étrangeté de l'hymen en perspective, et qu'elle ne l'accepte qu'à regret (2) après avoir tenté tout ce qui dépendait d'elle pour se dérober à cette fâcheuse mésalliance (3).

Elle usa pour cela d'une faculté naturellement inhérente au caractère mouvant, instable, décevant des esprits des eaux, à la faculté de métamorphose que la légende a soulignée pour plusieurs divinités, ou démons d'essence analogue. Le père même de Thétis, Nérée, n'avait-il pas essayé d'échapper à Héraclès par de multiples transformations quand celui-ci le força à lui révéler l'emplacement du merveilleux jardin des Hespérides ? (4). Le dieu-fleuve Achéloos avait employé un procédé identique dans sa lutte avec le même héros et, ce qui peut paraître moins avisé, quand il venait demander en mariage la splendide Déja-

(1) C. Robert, *Griech. Heldensage*, p. 69.

(2) V., déjà *Iliade*, XVIII 434.

(3) C. Robert se demande pourtant (*o. c.*, p. 69) si le trait de la lutte de Thétis avec Pélée se trouvait maintenu dans la version des *Chants Cypriens* que nous avons vue plus haut.

(4) Apollodore, *Bibl.*, II, v 11.

nire (1) ; et vous vous souvenez, enfin, comment au chant IV^e de l'*Odyssée*, Proteus, le Vieillard de la Mer, grand pasteur des phoques, tente de se soustraire de la même façon aux interrogations impatientes de Ménélas (2).

Donc Pélée, qui s'est épris de la Néréïde, guette par un beau soir de lune, celle qu'il doit conquérir, dans les parages du cap Sépias spécialement consacrés à la Déesse (3). Bientôt, une molle vapeur s'élève de la mer brillante et voici que Thétis apparaît, au travers de cette écharpe de songe, suivie de l'onduleux cortège de ses compagnes. Elles approchent, les douces Néréïdes ; elles glissent au sable fin du rivage, propice à leurs pieds délicats, et elles forment et dénouent leur chœur qui emplit la nuit sereine d'un immense enchantement. A peine entend-on par instants, le soyeux froissement de la vague, juste assez pour mesurer la profondeur du silence où s'épanche la haute clarté de l'astre, tandis que la nature entière semble suspendue à la blanche féerie du léger rythme virginal. Mais, soudain, le chœur effarouché se disperse en poussant des cris : Pélée a bondi sur Thétis et la maintient dans ses bras robustes pendant que ses sœurs plongent, avec de longues lamentations, parmi les aigrettes courroucées de la mer qui jette mille feux. Alors, la déesse cherche désespérément à se débarrasser de l'étreinte du héros dont elle escompte la surprise ou l'épouvante. Tour à tour, elle devient serpent, lion, dragon marin, poisson glissant, arbre au vaste feuillage, feu dévorant, eau ruisselante (4). Efforts inutiles, car les Dieux en ont décidé autrement, et Pélée, qui a d'ailleurs été prévenu par Chirôn (5), se garde bien de lâcher prise. Au contraire, la chaîne de ses bras se resserre encore. C'en est fait, la Déesse succombe, elle se résigne à l'amour mortel.

On a jugé vraisemblable que, dans l'état initial du mythe, Pélée obtenait tout de suite le prix de sa victoire, et que l'union avec la déesse succédait immédiatement au combat. Il est question, dans un fragment du *Troïlos* de Sophocle (6) des ἀφθογγοὶ γάμοι, de l'hymen silencieux de Pélée, c'est-à-dire, a-t-on expliqué parfois, d'un hymen imposé sur le champ, que ne précé-

(1) *Id.*, II VII 5 ; Sophocle, *Trach.*, 9 sq.

(2) *Od.*, IV 455 sq.

(3) Cf. Hérod., VI 191. Au sujet des lieux de culte de Thétis, v. Roscher, *Lexikon*, s. v. *Thetis*, p. 792-93.

(4) Pour les différents textes, de Pindare (*Ném.* IV 62 sq.) à Ovide (*Mét.* XI 235 sq.), sur ces diverses métamorphoses, v. Roscher, *o. c.*, p. 786-87, Frazer, éd. d'Apollodore, II, p. 67, n. 6.

(5) Apollod., *Bibl.*, III XIII 5.

(6) Fr. 561 (Nauck.)

dait aucune conversation amoureuse, et où la Déesse non réconciliée subissait dans un mutisme farouche la loi de son vainqueur (1). Nous verrons pourtant que ce fragment a été interprété de façon différente et il est sûr, en tout cas, que très tôt, l'union fut au contraire, imaginée comme célébrée fort solennellement en présence des Dieux mêmes qui en étaient les artisans ainsi qu'on l'a marqué plus haut.

Tous les documents anciens, tous les textes conservés depuis Homère (2) jusqu'à Catulle, s'accordent en effet sur le chapitre de ces noces particulièrement brillantes avec la participation de tous les dieux dont le *Vase François*, un monument capital de la céramique attique du VI^e siècle, nous montre le superbe cortège (3) ; et si cette peinture localise par exception le mariage au palais de Phthie, tout le reste de la tradition est unanime à le placer sur le mont Pélion, dans la caverne de Chirôn, le bon Centaure, dont j'ai déjà signalé par deux fois le rôle bienfaisant. En cette circonstance, ce fut Apollon lui-même qui joua de la lyre, et il conduisait le chœur des Muses qui chantèrent la beauté, la vertu du jeune couple et lui présagèrent une glorieuse postérité (4). Les Dieux offrirent aussi aux époux de magnifiques présents nuptiaux. Ceux qu'ils firent à Pélée, et qui étaient destinés à passer plus tard à Achille, nous sont bien connus par l'*Illiade* : c'était d'abord, don de Chirôn, une robuste lance de frêne, puis une armure complète, celle-là même qui devait perdre Patrocle dans sa lutte malheureuse contre Hector, et, enfin, Xanthos et Balios, les deux chevaux immortels (5). De tous les poètes grecs, c'est Euripide qui, à notre connaissance, a le mieux évoqué ces noces merveilleuses, dans un des chœurs d'*Iphigénie à Aulis* : « Quel chant d'hyménée retentit, accompagné par la flûte libyenne, par la cithare amie des danses et par les pipeaux formés de roseaux légers, lorsque, sur le mont Pélion, les Piérides à la belle chevelure, admises au banquet des

(1) C. Robert, *Griech. Heldens.*, p. 66. On pourrait proposer, en s'écartant beaucoup moins de la théorie de C. Robert que ne le fait, comme on verra plus tard, Frazer, une explication différente des ἀφρογγοὶ γάμοι de Pélée ; ce serait lui, et non pas Thétis, qui fût demeuré silencieux par un trait analogue au détail assez fréquent dans le folk-lore et la littérature de la Grèce moderne : quand un homme regarde une Néréide, celle-ci lui « prend la parole ».

(2) V. également *Chants Cypriens*, Kinkel, *Ep. Graec. fragm.*, I p. 22, fr. 2.

(3) V. Roscher, *Lex.*, s. v. *Thetis*, fig. 3.

(4) V. notamment Pindare, *Ném.*, IV 65 sq., V 22 sq.

(5) *Il.*, XVI 143, XIX 390 ; XVIII 84 sq. ; XVI 866 sq., XVII 443 sq., XXIII 276 sq. ; cf. Pindare, *Ném.* IV 65 sq. ; Apollod. *Bibl.*, III XIII 5.

dieux et faisant résonner la terre sous l'empreinte de leurs sandales d'or, vinrent aux noces de Pélée, et célébrèrent par leurs chants harmonieux Thétis et le fils d'Éaque, sur la montagne des Centaures, dans les bois du Pélion ? Le rejeton de Dardanos, le Phrygien Ganymède, délices de la couche de Zeus, puisait le nectar dans de larges cratères d'or, et sur le sable brillant de blancheur les cinquante filles de Nérée dansaient en rond pour célébrer cet hymen. Armée de javelots de sapin et couronnée de verdure, la troupe équestre des Centaures accourut au banquet des dieux qu'égayait la liqueur de Bacchos. O fille de Nérée, s'écriaient les jeunes Thessaliennes, le prophète Phoibos et Chirôn, instruits des générations futures par les Muses, ont prédit que tu mettrais au monde une grande lumière ; il viendra, avec ses Myrmidons armés de lances, dévaster par la flamme la célèbre contrée de Priam... Ainsi les dieux célébrèrent l'hymen de la noble Thétis, la première des Néréides, avec Pélée... » (1).

Ce mariage, en dépit de sa magnificence, ne devait pas être suivi d'un bien long bonheur. On a pu croire que, dans la version primitive, celle qui n'eût point comporté de noces régulières et solennelles, la déesse, fuyant son vainqueur, retournait à l'asile de la mer, aussitôt l'union consommée, quitte plus tard, à venir mettre Achille au monde dans quelque solitude du Pélion (2). Quoi qu'il en soit de l'existence originelle de ce départ immédiat, c'est un trait constant dans la tradition littéraire que Thétis n'était point toujours demeurée auprès de son époux, mais qu'elle s'était plus ou moins vite affranchie d'un lien qu'elle n'avait accepté qu'à contre-cœur.

Un mariage entre homme et Néréide recèle, plus que tout autre, des dangers d'incompatibilité, et de nombreux détails du folk-lore reposent sur cette même notion du divorce fatal, et généralement assez rapide, de deux conjoints spécifiquement différents. Telle est, par exemple, l'histoire d'Allweiss, épouse de Wieland le Forgeron, la *Toute-blanche* Walkyrie dont Wieland a dérobé le vêtement magique fait de plumage de cygne, ce qui la force à rester près de lui, et qui, pendant sept hivers, file la laine, mais qui s'en va, après le septième hiver, un jour qu'elle a par hasard retrouvé ses ailes (3). Deux maîtres de l'ethnologie, Mannhardt et Frazer (4), ont signalé chez plusieurs

(1) *Iphig. Aulis*, v. 1036 sq. (Trad. Artaud).

(2) C. Robert, *o. c.*, p. 66.

(3) V. N. Weiller, *Épopées et Légendes d'outre-Rhin*, p. 25 sq.

(4) Mannhardt, *Antike Wald-und Feldkulte*, II p. 53 sq. ; Frazer, *The Marriage of Peleus and Thetis*, Ed. d'Apollodore, II, Append. X p. 383 sq.

peuples, à propos de notre légende, des fables analogues de cygnes qui ont coutume de se dépouiller de leur plumage et d'apparaître sous la forme de séduisantes jeunes filles. Un jeune homme tombe amoureux de l'une d'elles, et, cachant son plumage, l'empêche de reprendre son vol et la contraint à l'épouser ; mais elle arrive à recouvrer ses ailes et, redevenant oiseau, elle laisse là mari et enfant et elle disparaît pour toujours. Parfois, l'épouse, au lieu d'être primitivement un cygne, était d'abord une otarie comme aux îles Faroé, un poisson comme aux îles Pelew, une Sirène comme aux Shetland (1), mais toujours elle revient à son état initial quand elle retrouve l'enveloppe originelle qui lui avait été dérobée. Ce n'est là, d'ailleurs, remarquez-le, que l'occasion de ce départ. La cause profonde, c'est le regret de son ancienne condition, ou, plus souvent, quelque cruauté de l'époux vis-à-vis d'elle-même ou de ses ex-congénères, ou bien, encore, une raillerie insupportable sur ses attaches animales. Mais il arrive, aussi, que le motif soit plus original, et vous me permettrez de résumer, en terminant sur ce point, une légende crétoise moderne qui offre l'intérêt particulier de sortir du même berceau hellénique que la légende de Thétis avec laquelle elle présente, au surplus, des ressemblances spécialement étroites : Il y avait une fois un jeune musicien que les Néréides transportaient souvent dans leur grotte pour se délecter aux accents de sa lyre. La nuit, également, elles venaient l'écouter sur le rivage, si bien qu'il finit par s'éprendre de l'une de ses admiratrices. Désireux de la retenir près de lui, il demanda conseil à une vieille femme de son village qui lui prescrivit de la saisir par les cheveux, quand le chant du coq serait proche, et de la maintenir malgré toutes ses métamorphoses, jusqu'à ce que le coq eût chanté. Ainsi fut fait. Vainement, la Néréide se transmuta en dogue, en serpent, en dromadaire, en flamme ardente ; le jeune homme tint bon jusqu'au chant du coq qui dispersa les autres Néréides et rendit à celle qu'il aimait sa forme et sa beauté natives. Alors, elle le suivit docilement dans sa maison où ils vécurent pendant un an comme mari et femme, et il leur naquit un petit enfant. Toutefois, chose étrange, la jeune épouse, durant ce temps, n'avait jamais prononcé une seule parole, et de même que d'autres se plaignent du bavardage de leur femme, ce silence à la longue, devint intolérable au jeune homme qui alla derechef trouver

(1) V. le détail dans Frazer, *l. c.*

la vieille sorcière du lieu. Mais il eut grand tort, cette fois, de suivre son sinistre conseil. Sur ses directives, en effet, il alluma un grand feu et, prenant l'enfant dans ses bras, il menaça de le jeter dans le brasier si sa femme ne sortait pas de son mutisme. A ce coup, elle parla ; elle parla pour lui reprocher sa cruauté et sa violence et, lui arrachant son fils, pour jamais elle disparut à ses yeux (1).

Si cette légende crétoise se distingue des précédentes par l'absence de tout détail concernant le retour de l'héroïne à une première nature perdue, cygne, phoque ou poisson, elle se rapproche, par cette absence même, de la légende de Thétis qu'elle rappelle, d'ailleurs, par d'autres traits importants qui ne vous auront pas échappé. Dans les deux cas, en effet, il s'agit, non seulement d'une Néréide, mais d'une Néréide qui tente de se dérober, par une série de métamorphoses, aux entreprises d'un mortel. Vous vous souvenez également que, jusqu'à son départ la Néréide crétoise n'a jamais fait entendre le son de sa voix, ce qui a induit Frazer à expliquer autrement que nous l'avons vu plus haut le fragment de Sophocle relatif à l'*hymen silencieux* de Pélée, et à admettre que, du moins dans l'état le plus ancien du mythe, Thétis ne devait pas adresser la moindre parole à son époux avant le jour où elle le quittait (2). Si la possibilité de cette similitude doit, faute d'autres preuves, être laissée en suspens, il est incontestable, en tout cas, que la fable de Crète se rapproche encore de notre histoire par une dernière analogie qu'il me reste à mettre en lumière et qu'elle contient avec certaines modifications et transpositions, le motif le plus connu, sinon le motif unique, de la séparation de Thétis et de Pélée, motif qui était tiré de la conduite, non plus du père, mais de la mère envers l'enfant qui leur naissait, et du danger réel ou imaginaire que courait ce dernier d'être consumé par le feu.

C'était à contre-cœur, nous l'avons vu, que la Néréide était devenue l'épouse de Pélée, et il est certain que la divergence de nature et la nostalgie eussent pu suffire à expliquer son abandon. Il semble, pourtant, que les Grecs n'aient pas voulu taxer la déesse marine d'une inconstance même excusable, et qu'ils aient vite cherché un argument plus positif. Un second fragment de Sophocle atteste que Thétis quitta Pélée parce qu'elle fut

(1) B. Schmidt, *Das Volksleben der Neugriechen* (p. 115 sq.) cité par Frazer, *l. c.*

(2) Frazer, *o. c.*, p. 384.

outragée par lui (1), ce qui nous reporte au motif le plus courant dans les légendes du type des filles-cygnes. Devons-nous croire cependant (2), qu'un héros aussi vertueux que Pélée s'oubliait jusqu'à railler une déesse — fût-elle sa femme — à cause de ses attaches marines, et ne vaut-il pas mieux admettre avec Frazer (3), que ces outrages ou ces invectives de Pélée étaient en rapport avec l'acte de Thétis que la tradition est quasi unanime à nous représenter comme le principe de la séparation des époux ?

Cet acte de Thétis nous apparaît, dans les documents littéraires sous des formes assez différentes et avec des couleurs parfois très naïves. Mais il procède toujours d'un sentiment extrêmement touchant qui donne à la fantaisie une haute noblesse morale. Cette Déesse qui a dû se plier à l'amour d'un mortel garde pour son enfant ou ses enfants — les deux versions existent — le souci de l'immortalité. Elle veut savoir ce qui prédomine en sa descendance de l'humain ou du divin ; elle veut anéantir le premier et exalter l'autre, et elle se livre, à cette fin, à des tentatives effrayantes qui provoquent l'indignation de Pélée, ses reproches, et le départ de la Déesse.

Il n'est personne ici qui ne se rappelle la fable de Thétis trempant Achille dans le Styx pour le rendre invulnérable (4). Or, cette fable universellement répandue n'est qu'une création de l'époque hellénistique, et elle dérive sans doute d'un souvenir de l'invulnérabilité d'Ajax mêlé à une interprétation erronée de l'ancienne tradition qui représentait Thétis plongeant son nouveau-né dans une eau quelconque et non pas dans l'onde infernale du Styx (5). Mais pourquoi agissait-elle ainsi ? C'est ce que racontait l'*Aigimios* (6) du vieux poète Hésiode (7) : Thétis qui, dans cette version, avait plusieurs rejetons de Pélée, les précipitait dans l'eau dès leur naissance pour éprouver, dit le texte, s'ils étaient mortels. En dépit de l'hérédité maternelle, ils s'accoutumaient fort mal de l'élément liquide : ils coulaient à pic et succombaient tous et Pélée, naturellement, ne pouvait que trouver la chose mauvaise. Par la suite, la notion de cette *expérience* trop simpliste s'efface devant celle d'une pratique

(1) Sophocle, *Fr.* 155 (Nauck).

(2) Avec C. Robert, *o. c.*, p. 67.

(3) Ed. d'Apollodore, II Append., p. 384-485.

(4) Stace, *Achill.*, I 269 sq., Hygin, f. 107.

(5) C. Robert, *o. c.*, p. 67-68.

(6) *Fr.* 185.

(7) Ou d'un poète de son école (v. Christ-Schmid, *Griech. Literaturgesch.*, I p. 126).

destinée à rendre les enfants immortels ; et, cette fois, il ne s'agissait plus de l'eau mais du feu où Thétis jetait ses petits pour consumer tout ce qu'ils avaient de périssable et dégager ainsi le divin. Selon le poète Lycophron, qui reprenait encore cette antique légende (1), elle faisait ainsi périr six enfants, et le septième, Achille, n'était sauvé que parce que Thétis se voyait surprise par Pélée au moment où elle se lançait à nouveau, avec une obstination remarquable dans la redoutable opération.

Veillez bien noter que si, dans cette version, l'entreprise de Thétis apparaît comme insensée, du fait de nombreux échecs précédents, c'était pourtant une ferme donnée de la légende antique que la possibilité — au moins pour une Déesse — de conférer de la sorte l'immortalité par le feu. Isis, dans la fable égyptienne, ne procédait pas autrement avec le fils de la Reine de Byblos qui l'avait reçue dans sa demeure (2), et l'*Hymne* homérique à Déméter (3) prête à celle-ci une tentative semblable. Accueillie chez le roi Kéléos, à Eleusis, et devenue la nourrice de Démophon, le dernier enfant qui lui est né de son épouse Métaneirè à la belle ceinture, Déméter, tout le long du jour, oignait son nourrisson d'ambrosie, en soufflant doucement sur lui, et chaque nuit, à l'insu du père et de la mère, elle l'enveloppait comme une torche de la force irrésistible du feu. Sans doute, ni Déméter ni Isis n'aboutissaient dans leur tentative, mais la responsabilité de leur échec, qui n'avait pas d'ailleurs ici de conséquence fatale, retombait toute sur les parents qui surprenaient avec terreur les déesses dans leur travail nocturne et rompaient le charme par leur intervention malencontreuse. Or, tous ces détails reparaissent trait pour trait dans la version qu'on peut dire définitive de la rupture de Thétis et Pélée, telle qu'on la trouve chez Apollodore, au livre IV d'Apollonius de Rhodes, et telle qu'elle figurait vraisemblablement, bien avant eux, dans l'épopée des *Chants Cypriens* (4). Il n'est question, ici, que d'un unique enfant, qui est Achille : « La déesse, conte Apollonius, poussée du désir de le rendre immortel et de soustraire son corps aux injures de la vieillesse, détruisait, la nuit, les chairs sujettes à la mort en les consumant peu à peu par le feu, et frottait pendant le jour son corps d'ambrosie. Pélée s'étant par hasard éveillé tout à coup aperçut au milieu des flammes son fils palpitant et ne

(1) *Alex.*, 178 sq.

(2) Plutarque, *Isis et Osiris*, 16.

(3) V. 231 sq. Cf. Apollod. *Bibl.*, I v 1. V. encore Frazer, Ed. d'Apollodore, II, Append. I — *Putting Children on the Fire*.

(4) V. E. Robert, *o. c.*, p. 67 n. 4 et 70, n. 1.

put s'empêcher de pousser des cris affreux. La déesse indignée rejeta brusquement l'enfant par terre et, semblable à un songe ou au souffle d'un vent léger, sortit pour toujours du palais » (1).

Voilà donc Pélée désormais privé de sa divine épouse, privé de son enfant, aussi, car il ne se sent pas capable de l'élever sans l'aide maternelle, et il préfère le confier aux soins du sage Centaure Chirôn qui va l'instruire à la rude école du Pélion. Il restera donc seul dans son palais où l'attend une vieille *infortunée*, pour reprendre le mot de l'*Iliade* (2) qui, d'autre part (3), nous dépeint Thétis vivant de son côté dans sa grotte d'argent, au sein des profondeurs marines, auprès de son père Nérée et de ses sœurs les Néréides dont Homère égrène à plaisir les noms mélodieux.

Epruvé dans sa jeunesse par l'abandon de Thétis, Pélée ne devait pas l'être moins dans sa maturité et les dernières années de sa vie par la mort de tout ce qu'il aimait, et, d'abord, par le trépas d'Achille frappé sous les murs de Troie d'une flèche de Pâris dirigée par Apollon. Vainement, dans sa tendresse inquiète, Thétis avait essayé de préserver son fils des dangers de la guerre ; elle l'avait fait cacher à Scyros, sous des habits féminins, parmi les filles de Lycomède, le roi du pays, et il resta là quelque temps à l'abri, sous le nom de Pyrrha, dit un mythographe (4), à cause de ses blonds cheveux qui reluisaient comme feu. Mais le subtil Ulysse ne tarda pas à le découvrir, ainsi que l'avait représenté Polygnote, en un tableau célèbre qui induisit peut-être Euripide à traiter le même sujet dans son drame perdu des *Scyriens* (5). Pour amener Achille à se trahir lui-même, Ulysse avait mêlé des armes aux parures et bijoux qu'il offrait aux jeunes filles et le jeune homme, bien que tenté, hésitait encore à les prendre, quand des comparses avaient soudain fait éclater au dehors une grande rumeur de trompettes comme si le palais était subitement attaqué. Les jeunes filles se comportaient en colombes effarouchées, mais le Péléide, n'écoutant que son mâle courage, s'emparait des armes pour combattre et se livrait ainsi à l'ingénieur émissaire des Grecs. Alors, Achille partait sans trop de peine vers son destin, encore que son éloignement de Scyros dût faire couler bien des tendres larmes. En effet, comme Euripide le montrait

(1) Apollonios, *Argon.*, IV 969 sq.

(2) *Il.*, XVIII 434.

(3) *Il.*, I 357 sq., XVIII 35 sq. ; XXIV 83. La conception de la séparation de Thétis et de Pélée est indéniable dans l'*Iliade*. Cf. C. Robert, *o. c.*, p. 68.

(4) Philostrate.

(5) V. L. Séchan, *Etudes sur la Trag. grecque*, p. 584.

également, le jeune homme avait mis à profit les loisirs du gynécée pour se lier secrètement avec Deïdamie, la plus belle des filles du roi, et il la laissait enceinte de l'enfant qu'il ne devait jamais connaître, le futur héros Néoptolème ou Pyrrhus.

Pélée devait encore souffrir, aux limites extrêmes de la vieillesse, par ce vaillant et malheureux petit-fils, qui, après avoir échappé aux batailles, succombait dans une embûche lamentable à la suite d'événements qui faisaient l'objet de l'*Hermione* de Sophocle (1) et que nous retrouvons dans l'*Andromaque* d'Euripide, dont je vous ai déjà parlé au début de cet entretien. Néoptolème, après la chute de Troie, avait épousé Hermione, la fille de Ménélas, malgré une promesse antérieure de mariage entre celle-ci et son cousin Oreste. Il vit à Phthie avec sa jeune épouse, mais il a gardé près de lui sa captive Andromaque dont il a eu un fils, Molossos. Hermione, qui demeure stérile, est transportée de jalousie contre une rivale qu'elle croit préférée et dont les maléfices, suppose-t-elle, troublent son bonheur conjugal. Néoptolème, sur ces entrefaites, est parti en pèlerinage à Delphes, soucieux qu'il est d'obtenir d'Apollon le pardon de certaines menaces qu'il a imprudemment lancées contre le dieu. Hermione profite de cette absence pour essayer de faire périr Andromaque et Molossos; sa tentative criminelle n'échoue que grâce à l'intervention du vieux Pélée, mais cette victoire est bientôt suivie, pour ce dernier, du plus affreux désastre : Oreste, qui n'a point oublié l'injure de Néoptolème qui lui a pris sa fiancée, a tendu, à Delphes même, une embuscade, et l'a fait lâchement assassiner. Un messager apporte l'effroyable nouvelle et l'on ramène le corps cruellement déchiré au vieillard. Celui-ci tombe, naturellement, dans le désespoir le plus profond, et c'est alors que, saisie de pitié, Thétis, se manifestant après sa longue absence, vient consoler Pélée, et lui promet, dans les termes que je vous ai déjà cités, la libération de toutes ses peines : « ... Je te délivrerai des misères humaines ; soustrait à la mort et à la corruption, je ferai de toi un dieu. Et alors, habitant avec moi la demeure de Nérée, tu seras désormais, dieu toi-même, le compagnon d'une déesse... Notre fils bien-aimé, Achille, tu le verras dans l'île où il a sa demeure, sur la Côte Blanche. Va donc à Delphes, la cité divine... Puis, dans les creuses profondeurs de l'antique récif de Sépias, va t'asseoir en attendant que, du sein de l'onde, je vienne avec le chœur des cinquante Néréides... » (2).

(1) V., en particulier, la récente étude de Th. Zielinski, *De Andromacha posthomérica*, *Eos*, XXXI 1928

(2) *Andr.*, 1255 sq.

Certes, la vie de Pélée, comme le dit Pindare (1), n'avait pas toujours été sans nuage, mais le couchant désormais en était beau comme celui du jour le plus pur. Rien n'est plus émouvant, à mon sens, que cette imagination d'Euripide d'une réconciliation finale dans l'épreuve, que ce clément souvenir de la déesse à l'époux mortel qu'elle a dû quitter, jadis, mais que grandit si noblement le double diadème de l'âge et de la douleur. Elle peut maintenant élever jusqu'à elle l'homme qui a longtemps vécu et qui a beaucoup souffert. Le visage sombre et ravagé du vieillard se transfigure et s'illumine comme au contact d'un souffle pur, d'une fraîche blancheur d'aube, et l'on demeure sous le charme de ce retour promis des Néréides et de ce départ annoncé vers l'île bienheureuse où rien ne se flétrit ni ne s'altère et où Pélée doit revoir le noble fils qu'il a perdu.

(1) *Pyth.*, III 86 sq.

DEUXIÈME PARTIE

Le Retour des Néréides ⁽¹⁾

Courbé sous le poids de l'âge et d'une douleur profonde, le voyageur marche pesamment parmi les ombres de la forêt.

En ce vieillard couvert d'un simple manteau brun, et qui va sans escorte et sans le moindre compagnon, nul ne reconnaîtrait le grand Pélée, le puissant roi de Phthie, dont le fils Achille fut le plus noble des héros grecs et qui goûta, jadis, à l'amour d'une déesse. Seuls, dans sa face creusée de rides et embroussaillée de poils blancs, ses yeux qu'avive la rosée des larmes ont gardé leur fraîcheur première. Tel, dans la masse desséchée d'un peuplier brisé par la foudre, un panache de feuilles que la sève n'a point déserté s'anime, pour quelques jours encore, à tous les frissons du vent et du ciel.

Depuis la veille où il a quitté sa capitale et son palais, le vieux monarque n'a pas fait de halte. Insensible à la fatigue et à la faim, il avance comme au hasard, perdu dans des pensées funèbres, car le dernier coup qui vient de l'atteindre, renouvelant d'anciennes infortunes, lui donne le goût de la mort.

Dans sa calme retraite de Phthie, sa vieillesse, après les tourments du passé, avait pu se croire presque heureuse. Il vivait surtout occupé de ses chevaux et de ses vergers, laissant la réalité du pouvoir à son petit-fils Néoptolème, le vaillant destructeur de Troie. Celui-ci avait reçu comme épouse Hermione, princesse de Sparte, chez qui reflleurissait la beauté de sa mère Héléne, et le bonheur semblait sourire au jeune couple, mais ce n'était, comme il arrive, qu'une feinte du Destin. La colère des hommes et des dieux s'était amassée contre Néoptolème qui avait osé, un jour, reprocher publiquement à Apollon d'avoir guidé contre

(1) V. *supra*, p. 1, n. 1. — On trouvera le canevas scientifique de ce récit dans la leçon précédente sur *les Noces de Thétis et de Pélée*.

Achille la flèche de Pâris, et d'avoir procuré à un Troyen efféminé et lâche l'honneur insigne d'abattre le lion de la Grèce. Ne s'était-il pas emporté, même, jusqu'à menacer le dieu de brûler son temple, en la rocheuse Pythô, s'il n'obtenait de lui une satisfaction éclatante ? En vain, il était revenu à des sentiments plus convenables à un mortel, et il était allé, dans son repentir, faire, jusqu'à Delphes, amende honorable. C'est là que l'attendait Apollon, après avoir réveillé tous les serpents de la jalousie dans le cœur d'Oreste, amoureux dès l'enfance de sa cousine Hermione, et qui s'était mal résigné à laisser à un rival ce trésor qu'il croyait sien. Prévenu du voyage de Néoptolème, Oreste l'a secrètement devancé à Delphes. Il a rappelé aux prêtres et aux habitants les propos sacrilèges du fils d'Achille qui arrive à présent, sans nul doute, pour détruire et piller le sanctuaire. L'émoi se propage, tout le monde se concerta... Et le vieux Pélée, frappant du poing sa tête blanche, repasse encore en lui, dans sa torture incessante, tous les détails qu'a rapportés un témoin de l'horrible attentat.

Néoptolème s'est acquitté, dès son arrivée à Delphes, de tous les rites purificateurs. Sur ses yeux, sa bouche et ses mains, il a versé l'onde sainte de Castalie, puis, il a gravi la cime du Parnasse à l'heure où la touche le premier rayon d'Hélios. A peine le quadrigé de feu est-il apparu sur l'horizon que le fils d'Achille s'est prosterné, saluant le Dieu à la chevelure d'or qui dispense à tous les êtres la chaleur et la lumière. Au creux de ses paumes tendues vers l'astre, il a pieusement recueilli les prémices du jour, et ce don pénètre jusqu'à son cœur qui en tire réconfort et paix. Illusion de son désir ! Phoibos n'est pas réconcilié, et les nombreuses victimes immolées de la part du prince n'ont pas fléchi davantage le ressentiment divin. Toujours excités par Oreste, serviteurs et fidèles d'Apollon ne voient là qu'une perfide comédie destinée à cacher les plus noirs desseins, et ils veillent en armes, habilement dissimulés dans les bosquets du sanctuaire.

A l'aube du troisième jour, Néoptolème s'est présenté en personne devant le temple dont les hautes colonnes en prière remplissent le lieu d'une incomparable majesté. Sous le péristyle où erre encore un peu de fraîcheur nocturne, seul, un jeune néophyte répand d'une urne de vermeil l'eau lustrale et nettoie les dalles avec une branche de laurier. Il porte, rejeté sur la nuque, l'arc qui lui sert à mettre en fuite les grands oiseaux de la montagne toujours prompts à piller les offrandes et à souiller le pur éclat des marbres. Dans ce calme matinal, Néoptolème

monte sans défiance les premières marches lorsque l'enfant, saisissant son arc, pousse un cri d'alarme auquel répond une immense clameur. Une grêle de pierres s'abat sur l'étranger, les traits sifflent, et l'on voit s'élançer de tous côtés les satellites tapis jusque-là dans les profondeurs du feuillage. D'un bond, Néoptolème atteint les trophées qui garnissent le parvis ; il s'est emparé d'un bouclier et d'un glaive et fait face aux assaillants avec sa bravoure coutumière. Bientôt le pavé est jonché de cadavres et, comme sous les flots de la pourpre, aux jours de fête, le vaste escalier ruisselle de sang. Déjà les Delphiens reculent en désordre quand une voix formidable, sortie des profondeurs du temple, leur fait honte de leur couardise : « Hé quoi ! enfants de Pythô, vous sauvez-vous ainsi que chiens battus devant un seul homme que vous livre Apollon ? » En même temps une pierre énorme, venue on ne sait d'où, frappe cruellement le héros qu'elle ébranle et qui laisse aller sa tête meurtrie. Il se reprend pourtant, il se redresse, et le désir de lutter encore brille dans son œil égaré. Il fond sur le cercle meurtrier qui se resserre ; il le brise sous ses coups, et peut-être eût-on vu triompher, en dépit du nombre, la vaillance inégalable du fils d'Achille si Oreste à ce moment, se glissant de derrière une colonne qui le couvrirait d'une ombre propice, ne l'avait traitreusement poignardé.

*
* *

Voilà ce qu'a raconté, à travers ses larmes, le seul compagnon de qui Néoptolème s'était fait suivre, le vieil esclave tout dévoué à son maître depuis son enfance, mais qui n'a pu, débile et sans armes, que préserver sa dépouille des pires outrages. Au prix de mille peines, il a ramené le corps pitoyable sur lequel Pélée, dénouant sa chevelure flétrie, a poussé, une nuit entière, de sinistres lamentations. Comme une source nouvelle, qui vient de jaillir du sol, trouve immédiatement sa pente vers le lac ancien qui l'appelle, de même, cette fraîche douleur, débordant sur les plaies du passé, les a toutes ravivées. Mille fois, au cours de la veillée funèbre, le cœur de Pélée s'est reporté de ce cadavre défiguré à un autre mort qu'il n'a point vu, mais dont il réalisait mieux, à présent, la suprême infortune. Mille fois, son deuil a reflué vers Achille, le fils bien-aimé qui lui a été ravi également en pleine jeunesse, sans rien lui laisser que le héros étendu à son tour pour ce sommeil effroyable qui ne connaît ni songe ni réveil. Achille, Néoptolème ! Il n'avait pas eu d'autre joie depuis que

la déesse Thétis, son épouse, avait abandonné sa couche mortelle pour regagner les asiles de la mer insondable. Mais ces enfants, du moins, lui étaient restés, irrécusable témoignage de la clarté qui avait, un instant, lui sur sa vie. Maintenant, il peut se croire la proie d'un songe, car tout s'est engouffré avec eux dans les ténèbres du néant où il va bientôt disparaître lui-même. L'amour de la Néréide est définitivement tari, et l'étincelle précieuse est éteinte qui brillait dans le regard de ces deux héros magnanimes. Il est vieux, il est seul et survit misérablement à sa descendance. A cette pensée, ses sanglots redoublent avec les regrets d'un trop bref hymen, et sa plainte monte, grandissante, dans le silence des hautes ramures : « Achille, Néoptolème ! O Thétis, blanche Néréide, pourquoi m'avoir si vite laissé ? »

Tout cela, Pélée le repasse indéfiniment en lui-même, et, sans cesse, il croit voir encore bondir devant ses yeux les flammes dévorantes du bûcher qui ont allègrement dispersé dans les premières lueurs de l'aurore la fleur suprême d'un sang divin. C'est alors qu'il est parti, n'écoulant que son désespoir et, depuis, il marche toujours, inlassable, porté, dirait-on, par le flot de sa douleur.

Cependant, le chemin devenu plus raide a quelque peu ralenti son allure, et, comme les bois se sont éclaircis, il lève machinalement son regard vers l'horizon qui se découvre. Il comprend aussitôt le but caché de sa longue course et quelle force invincible l'a jeté hors de sa ville, seul sur les chemins détournés, tel un fugitif ou un maudit. Ses pas étaient secrètement liés au charme apaisant du souvenir : cette montagne dont il gravit la cime dépouillée, c'est le Pélion à la verte ceinture de pins et de chênes, et l'éperon qui s'en détache pour plonger hardiment vers la mer dont il voit maintenant la courbe étincelante, c'est le promontoire de Sépias qui fut témoin des plus doux enivrements de sa jeunesse, et qu'un oracle a marqué pour être l'endroit où il trouverait un jour le repos. Comme ces noms du Pélion et du Sépias résonnent et bruissent pour lui, à eux seuls, de l'écho profond des antres et des bois, du murmure du vent et des sources, et des fraîches cymbales des vagues ! Que de ravissantes visions et quel impérissable parfum ils apportent au cœur fatigué du vieillard !

C'est au bout de ce promontoire qu'il s'était endormi jadis, contre une roche, à l'heure où le soleil, incendiant l'azur, fige la terre, la mer et les êtres dans un magique assoupissement. Une odeur suave et pénétrante se glissa tout à coup puis s'épanouit dans son sommeil, en fleur merveilleuse de l'ombre, tandis que

l'enveloppait un chant d'une pureté cristalline, une harmonie étrange mais si douce qu'il craignit d'abord, une fois réveillé, d'ouvrir les yeux. Longtemps il demeura de la sorte, immobile et comme insensible, alors qu'au fond de lui-même son cœur se dilatait passionnément pour ne rien laisser perdre de cette ambrosie qu'apportait l'air soudainement rafraîchi. N'est-ce point le concert des nymphes de la montagne, la mélodie des Oréades qui chantent dans leurs grottes, musiciennes invisibles, en tissant des étoffes si fines qu'elles échappent à tout regard mortel ?

Mais non, ce chant n'est pas enclos dans les antres ; il est aussi libre que le flot d'où il vient, et les musiciennes ne sont pas invisibles. Pélée s'est enhardi à regarder, et le voilà maintenant à genoux, le corps penché en avant, prêt à s'élancer au péril de ses jours vers la divine apparition qui l'attire. En bas, sur la grève, avec leurs boucles d'or mêlées à la frange des vagues, il a aperçu la troupe des Néréides, les filles rieuses de la mer dont les corps charmants bondissent parmi les volutes de l'onde. En cadence, elles élèvent la guirlande de leurs bras doucement noués qui ruissellent de perles, et elles inclinent leur col souple et pur à toutes les caresses de la brise, tandis que leur poitrine se gonfle et soupire avec la vague qui s'épanche mollement sur le rivage. Au centre du chœur, Thétis, leur reine, qui les surpasse toutes en beauté, demeure immobile sur son trône d'émeraude, et, le visage un peu renversé, elle fixe de ses larges prunelles l'audacieux qui la contemple et qui se sent submergé d'amour.

Instants ineffables et si tôt évanouis ! Le cercle enchanteur s'est bien vite rompu dans le jeu mouvant des eaux, et ce n'est plus, jusqu'à la ligne d'horizon, qu'une vaste solitude miroitante où le regard du jeune homme s'épuise à chercher l'image délectable. Mais elle ne s'effacera plus de sa mémoire, en dépit de la folie d'un pareil sentiment à l'égard d'une déesse dont Poseidon, dit-on, et Zeus, le maître suprême, se disputent la faveur. C'est en vain que Pélée se consume sur le rivage, épiant jusqu'au vertige le moindre recoin de l'espace ; la mer reste inexorablement nue et scellée comme un immense tombeau bleu. Il languit, il désespère, et l'on dirait que sa vie s'écoule toute par ses yeux ravagés qui ne connaissent plus le bienfait du sommeil. Un jour, il ne s'est plus senti la force de rester debout, mais il a voulu mourir tourné vers son rêve, et il git adossé à l'extrême arête du promontoire, n'attendant même plus, pour son heure dernière le réconfort d'un lointain mirage, car ses paupières se ferment, malgré son effort, sur son regard dévoré de veille et de soleil.

Mais, soudain, voici qu'il tressaille au contact d'une main qui verse un baume sur son front, et qui le ranime par un breuvage tandis qu'on murmure ces douces paroles : « Reprends force et courage, ô Pélée, et ne songe plus à la mort ; saisie de pitié pour toi, Cassandra, la vieille prophétesse, t'apporte un consolant message : ni Zeus ni Poseidon n'épouseront la blanche Néréide dont l'amour leur serait funeste ; ces jeunes dieux étaient bien imprudents, dans l'ardeur de leur désir : la plus sage des Ouraniennes est venue leur rappeler, par bonheur, un antique arrêt du Destin qui veut que la Néréide ait un fils supérieur à son père en vaillance et en pouvoir. Aucun des dieux ne saurait accepter sans danger une pareille descendance, mais quel homme de cœur ne se réjouirait à l'idée que son enfant vaudra mieux que lui ? Thétis épousera donc un mortel, voilà la décision que je te révèle. Sache la gagner ou la vaincre : nul n'est plus digne que toi, sans nul doute, mais je t'avertis qu'elle ne renoncera pas facilement à une alliance divine. Il faut te montrer l'égal d'un dieu ! »

Exhortation bien superflue, car de quoi Pélée ne serait-il pas capable dans la ferveur d'un amour qui, désormais, connaît l'espoir ? D'un seul coup, il a retrouvé toutes ses forces, et c'est avec une vigilance redoublée qu'il épie une apparition nouvelle. Ce fut un soir, au moment où le soleil disparaît sous sa tente de pourpre, que le miracle se produisit. Au dernier ourlet des vagues, les Néréides ont émergé, en un chapelet de fin corail ; le silence et la paix de l'heure les rassurent, et elles s'étendent, parmi les dentelles de l'écume, sur le sable irisé où se reflètent, à chaque retrait de l'onde, les grandes lueurs épandues dans le ciel. Leur reine, même, s'est avancée un peu plus loin et elle leur montre, d'un geste ravi, la première étoile qui palpite, à peine visible encore, et d'où va couler bientôt, semble-t-il, toute la douceur de la nuit.

Alors, le héros se précipite ; mais à peine a-t-il enserré Thétis dans ses bras robustes qu'une rumeur d'ouragan se déchaine et qu'un vent furieux le transperce avec mille aiguilles de glace. Il ne lâche pas, cependant, et voilà que, tout à coup, c'est une immense gerbe de feu qui se convulse, lui brûle la poitrine et la face et le dévore jusqu'au cœur. Il halète sous ses plaies vives, mais ses doigts demeurent aussi fermement liés lorsque, soudain, sa capture lui échappe presque, car elle n'est plus qu'une onde ruisselante qui s'enfuit de toute part. Néanmoins, comme un homme en danger de périr de soif, Pélée a su retenir quelques gouttes dans ses poings crispés, et il sent bien-

tôt, aux terribles soubresauts de sa proie, qu'elle n'a pas réussi à s'affranchir. Tour à tour, elle devient un lion qui rugit et le laboureur de ses crocs et de ses griffes, un serpent fétide qui l'étaufile dans ses anneaux visqueux en le menaçant d'un dard empoisonné, une funèbre Harpye qui agite de vastes ailes de chauve-souris, en dressant devant lui le rictus d'une bouche édentée et des orbites sans regard qu'emplit une humeur sanguinolente. Ni le dégoût ni la crainte ne peuvent avoir raison du héros dont l'étreinte, à chaque fois, se resserre davantage. Que lui importent tous ces fantômes à lui qui sait qu'il tient son amour ?

Vainement, une dernière rafale l'assaille comme le chêne sur lequel se conjurent toutes les horreurs de la tourmente. De la tête aux pieds Pélée tremble dans ce tourbillon fou, mais il ne cède pas et il obtient enfin sa récompense : encore tout émue de la lutte, mais souriante dans sa défaite, la blanche Thétis repose dans ses bras, conquise et réconciliée, et tandis que se font entendre les longues lamentations de ses compagnes, oubliée déjà de la mer et du jeu enivrant des vagues, elle s'attache au cou du héros et lui promet un fidèle amour.

Tout entière, l'âme de Pélée glisse aux méandres enchantés du souvenir, et il évoque à présent les noces magnifiques, célébrées à mi-distance des dieux et des hommes, sur la plus haute cime du Pélion. Revêtu d'une parure nouvelle d'herbes et de corolles, tout le socle de la montagne balançait joyeusement ses feuillages et s'animait de voix innombrables où se mêlaient, en sourdine, la rumeur religieuse des chênes et le grondement des torrents. Venus des profondeurs silvestres, Nymphes, Satyres, Aegipans se pressent en foule au spectacle inusité, et l'on voit même, un peu en arrière, les Centaures farouches portant en signe de réjouissance sur leur épaule, comme un lance pacifique, des troncs chevelus de jeunes pins.

Mais voici qu'Hermès aux mobiles talons d'azur annonce le cortège des Olympiens dont Apollon, aux accents de sa lyre d'or, conduit la marche bienheureuse, cependant que les Muses font entendre à l'unisson le plus doux des chants d'hyménée auquel répond, dans le lointain, la fraîche voix des Néréides qui dansent la fête nuptiale sur le parvis diapré de la mer. Réconciliées pour l'occasion, la déesse Artémis, chaste entre toutes les vierges, et Aphrodite, qui exhale le désir, accompagnent la jeune épousée qui respandit sous ses voiles d'aube, et maintenant elles la remettent à Pélée devant qui Thétis, d'un geste caressant et pur, découvre lentement son visage. Alors Zeus, qui se tient auprès du héros

comme garant de cette alliance prend la main de la Néréide et la pose dans la main tendue de l'époux. Le jeune Eros, d'un lien fleuri, joint leurs deux têtes inclinées, et l'on entend s'élever, dans le cliquetis de leurs fuseaux, la prédiction des Parques vénérables qui leur promettent le bonheur et qui annoncent la gloire éclatante d'Achille le fils qui doit naître d'eux.

*
*
*

Hélas ! tout ce bonheur promis devait s'évanouir comme un songe : Pélée revoit encore ce jour où, sur la haute terrasse du palais, à l'ombre d'arbres aux fruits aussi brillants que les pommes des Hespérides, Thétis berçait l'enfant qu'elle venait d'avoir en modulant pour lui, d'une voix contenue et triste, la chanson que les filles de Nérée ne se lassent pas de faire entendre dans la solitude des rivages battus par les flots infinis. Au delà des champs revêtus de la livrée brune des sillons, son regard se heurtait, semblait-il, à ces collines immuables qui ferment un horizon où ne luira jamais le sourire de la mer, et elle le reportait avec mélancolie sur la faible créature qui pesait à peine sur ses jambes robustes capables de briser, jadis, les vagues les plus furibondes.

« O Thétis, s'est écrié Pélée, tu regrettes et tu souffres ! Notre union n'a-t-elle plus de charme pour toi et cet enfant qui réclame ton sein maternel n'est-il pas une suffisante compensation à ta liberté stérile ?

« Cher époux, reprend Thétis, j'ai connu, grâce à vous deux, toute la douceur des tendresses humaines et je les savoure profondément. Mais ton noble esprit me comprendra si je te confesse que j'éprouve, pourtant, une secrète amertume : il y a, dans tout ce qui fait votre existence mortelle, quelque chose de borné, d'étroit où j'étouffe, et mon angoisse est cruelle à la pensée que ton cœur et celui de cet enfant sont périssables et que je me verrai un jour privée de vous. Je ne puis rien pour toi, cher Pélée, car nos deux êtres, malgré tout notre amour, demeurent d'essence différente et comme étrangers l'un à l'autre. Mais ce fils, issu de notre union, contient des parcelles divines que je ne dois point laisser s'étioler ; je les veux affermir et accroître, je veux rendre Achille invulnérable à la vieillesse et à la mort, le transformer en un jeune dieu qui restera mon compagnon et chez qui subsistera toujours le souvenir de son père, comme vivra toujours en moi le souvenir d'un époux bien-aimé. »

Alors Pélée sourit tristement et répond : « Certes, la vie des hommes est fragile et souvent menacée, mais leur bonheur d'un jour n'a-t-il pas plus de saveur que votre éternelle félicité ? Mon fils serait-il plus heureux d'être immortel, et pourquoi lui ravir la gloire promise d'être sans égal parmi les héros ? Nos défaites, crois-le, s'entremêlent de certaines victoires qui vous seront toujours refusées. Quelle incomparable grandeur dans nos souffrances, et, si la mort est un désastre, n'est-ce point quelquefois, pourtant, une supériorité sur les dieux que de pouvoir et savoir mourir ? En ce qui me concerne, qu'Achille se souvienne à jamais de son père m'importe bien moins que de le voir grandir sous mes yeux et d'être à même, un jour, d'appuyer ma vieillesse sur sa jeune force. Je crains que tu ne m'aimes plus, Thétis, et que tu ne médites de me quitter et de me priver de mon enfant. »

La Néréide, depuis lors, n'est pas revenue sur ce sujet, mais elle demeure étrangement pensive. Assise tout le jour sur la terrasse elle passe de longues heures à souffler doucement sur son nourrisson, dont elle oint le corps d'une ambroisie odorante, et souvent, au lever de la lune, elle disparaît mystérieusement avec lui. Un soir Pélée l'a suivie, inquiet des allures inexplicables, et quel ne fut pas son étonnement de la voir sortir du palais par une porte dérobée et se diriger vers la grotte des Magiciennes qui ouvre son seuil redoutable au flanc d'une proche colline. Elle y pénètre ; le héros se glisse derrière elle, et le spectacle qui s'offre à sa vue le cloue d'abord sur place de stupeur.

Au milieu de la caverne, isolé sur une aire de marbre, flambe sans aucun aliment un feu qu'on dirait céleste tant il est ardent et pur. Thétis s'avance en élevant par trois fois le petit Achille au-dessus de sa tête, puis, le saisissant brusquement par la cheville, elle le plonge dans la flamme qui crépite en un vaste brasillage d'or. Mais déjà Pélée a bondi, et d'un coup violent il a frappé celle qu'il appelle meurtrière. Le feu s'éteint, l'obscurité règne et l'on entend, dominant les pleurs de l'enfant, ces paroles que fait trembler la colère : « Insensé que tu es ! En plongeant une dernière fois dans la rouge fleur d'Héphaïstos, Achille allait conquérir l'immortalité. Ton intervention indiscreète lui fait perdre ce bien suprême. Par ta faute, il va demeurer sujet au trépas, mais je punirai ton égoïsme et ta défiance en me retirant au sein des ondes et en reniant ton amour. »

Un terrible silence a suivi et Pélée, depuis, n'a jamais revu celle qui l'avait comblé de délices. Son désespoir fut grand, d'abord, mais il a conservé son fils, et peu à peu toute sa tendresse

s'est reportée sur celui dont le regard et la mâle beauté annoncent le cœur intrépide. Pour mieux imprégner son âme de sagesse et rompre son corps aux exercices les plus rudes, Pélée l'a confié aux soins du vieux Centaure Chirôn qui l'entraîne avec lui dans les hautes solitudes de la montagne : il le fait courir avec les Centaures les plus rapides ; il le plonge, comme le fer rouge qu'on veut durcir, dans l'écume glacée des torrents, et il lui apprend à soutenir le choc des grands fauves. Puis, chaque soir, retenant un moment contre lui cette jeune tête aguerrie, il lui révèle tous les secrets de la nature, les lois majestueuses de la terre et de l'univers.

C'est ainsi qu'a grandi le héros pour la gloire de la Thessalie et de la Grèce. Mais bientôt la guerre l'a pris dans sa lourde nuée de sang et de mort. Après avoir triomphé du plus vaillant des Troyens, Achille a succombé loin de son père et sans connaître l'enfant que la tendre Laodamie lui a donné après son départ. Il a été frappé sous les puissantes murailles qu'il ne devait point abattre, car cet honneur était réservé à son fils Néoptolème. Et maintenant, Néoptolème a péri, lui aussi, et il a péri misérablement, non pas dans l'éclat des batailles, mais à la faveur d'une lâche embuscade ourdie par la main d'un Grec ! Pour comble de misère, il n'avait pas encore de rejeton pour continuer un noble lignage et entretenir sur l'autel domestique le feu sacré du souvenir. Pélée reste seul, vieillard tremblant et sans soutien. Il pleure sur ses morts et sur lui-même, sur l'irréparable déchéance de la famille des Aeacides. Rien qui puisse ranimer son espoir, repeupler sa maison désertée et il sent qu'il n'a plus qu'à mourir. Il est parvenu, dans sa longue marche, à l'extrémité du promontoire, et il reconnaît le lieu où il s'est laissé choir, autrefois, pour s'abandonner à son destin. Comme jadis, il s'allonge, il ferme ses paupières d'où ruissellent les larmes, et il attend sa délivrance dans l'immense murmure de la mer.

*
*

Telle un fétu de paille dans le vent du large, la plainte du malheureux est emportée et roulée dans la profonde rumeur qui retentit à ses pieds. C'est l'automne, et le flot tourmenté par l'équinoxe se presse follement vers le rivage en grandes brisures blanchissantes ; mais toujours, au delà, une sombre houle se reforme, et l'on dirait un cœur chargé de peine qui cherche vainement à se délivrer. Peu à peu la nuit est venue, une nuit lourde de nuages et frémissante de rafales quand, soudain, un merveil-

leur rayonnement de lune s'épanche sur la mer aussitôt calmée. Par le chemin d'argent que l'astre vient d'ouvrir, un cortège onduleux s'avance, effleurant à peine la surface moirée, et voici qu'un chant s'élève, d'une douceur incomparable, tandis que se répand l'enivrant parfum qui décele la présence des divinités. Ce sont les blanches Néréides qui approchent et Pélée reconnaît l'éclat de leur bouche souriante. Dans la fraîcheur de son éternelle jeunesse, leur reine Thétis est à leur tête ; sans autre voile que ses longues tresses d'or, elle touche presque au rivage, et elle dit en étendant les mains vers son époux d'autrefois :

« Cesse tes pleurs, Pélée, car j'ai pardonné à ta souffrance. Lève-toi, reviens contre cœur qui t'aime et qui t'a pris en pitié. Regarde, le flot s'ouvre pour t'accueillir ; rejoins ta divine épouse qui veut te ravir aux maux terrestres et donner enfin une compensation à tes larmes. Sous ma garde, tu peux affronter sans crainte les voies incertaines de l'onde. Je te conduirai là-bas, vers l'Orient, au voisinage des pieux Hyperboréens dont la vie exempte de douleurs ne connaît que chants et que danses ; je te guiderai vers une île fortunée où rien ne se corrompt ni ne se flétrit, et où tu retrouveras Achille que les dieux, après sa mort sous Troie, ont miraculeusement préservé de l'Hadès. Zeus a décrété, dans sa sagesse, que le fils et l'époux de la Néréide doivent échapper aux sombres demeures. Vous vivrez à jamais dans cette île que de pâles vapeurs dérobent mais où brille un soleil plus pur ; vos cœurs y jouiront éternellement l'un de l'autre, et toujours vous entendrez ma voix et reverrez mon sourire dans le murmure des flots azurés qui enchantent ces heureux bords. »

Défaillant de faiblesse et de joie, Pélée s'avance lentement vers la déesse qui l'appelle ; il frémit au contact de l'onde, mais les bras de Thétis, la plus forte des chaînes, se sont noués comme jadis, aux heures d'aurore, autour de son vieil époux. Doucement, irrésistiblement, elle l'entraîne et déjà la vague et les Néréides bondissantes l'environnent de toute part. Une langueur délicieuse le saisit et il se livre au flot dont la rumeur emplit sa tête allégée de toute pensée, de toute peine. Semblable à l'enfant qui, dans son sommeil, cherche encore sa mère, il tend confusément ses mains vers les épaules de la Déesse, puis il s'abandonne et glisse dans cette étreinte de rêve vers l'île qui ne connaît pas la souffrance et où il verra reflorir le beau regard de son fils bien-aimé.

Poitiers (France). — Société Française d'Imprimerie. — 1931.

Ancienne Librairie Furne, BOIVIN & C^{ie}, Éditeurs, 5, rue Palatine, Paris (6^e)

Chèques Postaux, Paris 1604.

Reg. Com. Seine n° 84.115

Revue des Cours 32^e ANNÉE et Conférences



Directeur :

FORTUNAT STROWSKI, *Membre de l'Institut,*
Professeur à la Sorbonne

*Seule, elle donne les principaux cours et leçons
des Universités de Paris et de Province
rédigés par les professeurs eux-mêmes, ou sous leur direction.*

Semi-mensuelle du 15 décembre au 30 juillet.

ABONNEMENT (un an)	France et Colonies	60 fr.
	Etranger { Pays à tarif postal réduit	70 fr.
	{ Pays à plein tarif postal	80 fr.

Le numéro : 4 fr. 50.

Envoi d'un numéro spécimen contre 0 fr. 75 en timbres-poste.

(Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande d'envoi et de 0 fr. 75.)

Fondée en 1892, la *Revue des Cours et Conférences* a publié des œuvres importantes de MM. G. Boissier, E. Boutroux, F. Brunetière, A. et M. Croiset, G. Deschamps, Ch. Diehl, R. Doumic, Em. Faguet, E. Gebhart, E. Lavis, J. Lemaitre, G. Lanson, Ed. Le Roy, L. Brunschwig, A. Puech, F. Baldensperger, A. Fliche, M. Marion, A. Le Breton, A. Lalande, H. Hauvette, J. Plattard, etc.

Elle s'adresse à tous ceux qui s'occupent de littérature, de philosophie, d'histoire, par goût ou par profession.

Elle est indispensable aux élèves des lycées, collèges, écoles normales, écoles primaires supérieures et établissements libres, qui préparent un examen quelconque et qui peuvent suivre ainsi l'enseignement de leurs futurs examinateurs.

Elle est indispensable aux élèves des universités, aux professeurs des collèges qui, licenciés ou agrégés de demain, trouvent, dans la *Revue*, les cours auxquels, trop souvent, ils ne peuvent assister.

Elle est indispensable aux professeurs des lycées de France qui cherchent des documents pour leurs thèses de doctorat, aux professeurs de français dans les collèges ou universités de l'étranger, qui ont besoin de se tenir au courant de l'évolution des idées et des méthodes dans le haut enseignement.

Elle est utile enfin à tous les gens du monde, fonctionnaires, magistrats, officiers, artistes qui trouvent dans la *Revue des Cours et Conférences* un délassement à la fois sérieux et agréable à leurs travaux quotidiens et une initiation au mouvement littéraire de notre temps.

Elle est unique, car il n'existe pas de revue en Europe, donnant un ensemble aussi complet et aussi varié des cours et des leçons faits par les maîtres les plus réputés, embrassant une aussi vaste étendue de connaissances.

Elle est bon marché, car, en fin d'année, les 1.600 pages environ de la *Revue* représentent la matière de dix volumes au moins, du type courant à 15 francs.